

les habitants consentaient à traiter, ils étaient écrasés de réquisitions en nature et en argent. Les villes et les châteaux forts qui avaient une garnison suffisante ou une population assez nombreuse pour se défendre derrière leurs murailles ne portaient aucun secours aux campagnes ; cependant les habitants des bourgs et des villages menacés de l'approche des Routiers, avaient quelquefois le temps de se renfermer dans les villes voisines.

Cette inertie des villes paraît difficile à comprendre. Froissart ne s'occupe point de critique historique. Il ne cherche pas à pénétrer les causes des événements ; il se borne à la narration des faits. Brillant historien des chevaliers, et comptant pour peu tout ce qui n'appartient pas à la noblesse féodale, il aime surtout à décrire les belles *appertises d'armes* et excelle dans ce genre de description ; hors de là on ne peut rien tirer de lui pour l'éclaircissement des faits.

Ne pourrait-on pas supposer que la bourgeoisie des villes, qui avait eu tant de luttes et de guerres à soutenir contre les barons féodaux pour obtenir l'affranchissement plus ou moins étendu des communes, voyait avec indifférence ravager, dans les campagnes, les fiefs d'une noblesse batailleuse et pillarde ? Comment peut-on comprendre que les Lyonnais, lorsque la plus grande partie des Tard-Venus étaient en Lombardie, n'aient pas attaqué les trois ou quatre mille Routiers de Seguin de Badefol, disséminés dans les villages de notre province pour la mettre à contribution ? Ce n'étaient cependant ni les milices ni le courage qui manquaient aux Lyonnais ; ils l'avaient prouvé dans la guerre sanglante qu'ils avaient soutenue au siècle précédent contre l'Eglise de Lyon, pour obtenir l'affranchissement de la commune lyonnaise (1), et

(1) La ville de Lyon, inférieure en population à celle de Paris, était, au XIV^e siècle, la plus importante du royaume par son commerce. Les émi-